

## A QUÉBEC

Si nous nous reportons aux jours de ta vaillance.  
O Québec, vieux rempart de notre noble France.  
Dont tu gardes le souvenir,  
Nous voyons à ton front le laurier du courage,  
L'héroïsme debout au milieu du naufrage ;  
L'amour du nom français que rien ne peut ternir.

Nous voyons la Victoire aux ailes incertaines,  
Protéger les remparts ou briser dans les plaines  
L'étendard où brillent les lis ;  
Nous assistons muets au dernier épisode  
Qui marqua ton destin ; et moi j'offre cette ode  
À tes soldats géants dans l'ombre ensevelis.

O vieux remparts usés sous le choc de la bombe.  
Vous êtes un trophée ; et vous ornerez la tombe  
Des héros qui sont morts pour nous !  
A votre mâle aspect, devant votre épée—  
Quand Montcalm rendait l'âme et gardait son épée—  
L'Anglais ! L'Anglais lui-même a ployé les genoux !

ANTHONY RALPH.

## UNE

## FILLE LAIDE

XXI

(Suite.)

Maxime secoua la tête. Le régiment n'avait pas encore d'ordre précis. On s'attendait à le recevoir d'un instant à l'autre, peut-être dès le lendemain.

Il n'entreprit pas, du reste, d'élucider le côté bizarre de sa venue. On pouvait le comparer à un enfant heureux d'avoir atteint un but convoité, et dont l'insouciance ne songe pas à légitimer les moyens employés pour y parvenir.

Il respirait largement, sa parole était plus gaie, son œil avait des rayons. Toute son attitude semblait dire : "Je suis si content d'être ici !... Pour l'amour de Dieu, ne me demandez pas comment j'y suis venu !"

Et personne ne le lui demanda. Il y avait plusieurs mois qu'on ne l'avait vu à l'hôtel Saint-Ebre ; il disait y être arrivé pour dîner seulement. La soirée appartenait à Brébion.

Avouez que Brébion aurait eu mauvaise grâce d'en paraître trop étonné, même avec le froid, même avec la neige.

Une intimité paisible et charmante régnait autour du foyer où Maxime apportait un entrain qu'on ne lui supposait pas.

Etiennette eut tout à coup le soupçon que cet entrain n'était autre chose que de la fièvre et ses grands yeux interrogèrent.

"Qu'avez-vous ? dit aussitôt Maxime en interrompant tout net un souvenir militaire.

"N'ai-je pas le droit de vous retourner la question ?" répondit-elle doucement.

Ses sourcils se froncèrent comme en face d'un danger.

"N'ai-je pas raison, bon père ?"

Etiennette regarda l'aumônier pour le mettre de moitié dans son interrogation.

La chaleur, l'heure avancée, les quatre-vingts ans de l'abbé Joumel avaient produit leur effet soporifique, en dépit de la verve inaccoutumée de l'officier. Il dormait.

Celui-ci constata par un sourire de bonne humeur que son amour-propre n'en était aucunement froissé.

Tous deux baissèrent la voix respectueusement en répétant ensemble :

"Qu'avez-vous ?"

"Il me semble que ce n'est point M. Maxime de Saint-Ebre que je vois ce soir, dit Etiennette.

"Qui voyez-vous donc, mademoiselle ?"

"Un homme heureux.

"C'est ce que je suis, non comme le sont les autres, certes, mais comme je peux l'être, moi.

"Ou plutôt, corrigea-t-elle, un esprit communicatif, conciliant, souriant, que je ne connaissais pas.

"Comme vous savez bien railler !... Je ne l'aurais jamais cru : vous êtes si indulgente, d'ordinaire !"

"Oh ! je ne raille jamais. Avouez, monsieur, que ce serait une étrange présomption.

"Vrai, vous me trouvez changé ?... Je dois l'être, je ne me reconnais pas moi-même. Je suis délivré d'un poids écrasant... je respire. J'ai tant lutté !"

Involontairement, un mot vint aux lèvres d'Etiennette.

"Et contre quoi ?" demanda-t-elle.

Elle eut voulu le retenir. Déjà la digue était rompue.

"Contre quoi ?... Mais contre mille choses que vous comprendrez mal, peut-être, reclus volontaire que vous êtes ! contre mille riens dont le monde fait des montagnes ; contre mon cœur qui murmure : "Prends le bonheur où il t'apparaît," contre ma raison qui disait : "Fuis une tentation dangereuse," contre une intraitable fierté qui me faisait compter et recompter sans relâche les quarante ans qui vont sonner pour moi ; contre l'orgueil même, j'en rougis !. l'orgueil qui donnait sa note fautive dans l'effroyable concert de doutes, de rêves et de terreurs où je me débats depuis six mois."

La voix d'Etiennette répéta comme un écho :

"Depuis six mois !"

"Il y a six mois, continua-t-il, j'étais sinon un spleenique comme ma sœur Margaret, au moins un misanthrope, une sorte d'Alceste adouci. J'avais éprouvé quelques désillusions ; j'avais exagéré mes blessures ; j'avais crié bien haut que je prenais le monde en pitié. De fait, je ne voyais guère que des unions imprudentes, que des femmes sottes, que des bonheurs s'en allant à la dérive. Il vous souvient peut-être, mademoiselle, m'avoir entendu dire à cette époque que je ne me marierais jamais."

Etiennette n'avait garde de répondre. Le cœur, s'il bat sans mesure, peut parfois se briser. Elle écoutait si son cœur ne se briserait pas.

"C'est que je ne savais pas ce que les sentiments humains nous gardent de surprises !... Sous ma dure enveloppe je n'imaginai guère que pourrait se glisser la douceur d'une tendresse vraie, profonde, durable. Oh ! oui, durable !... car si elle m'est née lentement, par degrés insensibles, elle s'est si bien installée chez moi en reine et maîtresse, que tous mes efforts pour résister à cet envahissement n'ont abouti qu'à m'en démontrer la puissance."

Il se tut ; dans la chambre, où mourait le brasier, on n'entendait que la respiration régulière du vieillard endormi.

"Oui, je sais bien, reprit Maxime d'une voix plus basse, plus troublée, je sais bien que c'est à ce saint prêtre que je devrais m'ouvrir tout d'abord. Je venais pour cela. Il paraît que je n'ai pas su être brave jusqu'au bout, je me suis grisé de mes propres paroles, cherchant l'occasion... j'ai retardé... retardé... et voilà qu'il dort. Je pouvais... certainement... mon frère... c'eût été plus convenable... si mon frère avait voulu..."

Il s'embrouillait et tremblait presque. Etiennette ne tremblait plus. Un flot de sang glacé montait, montait lentement, de ses membres rigides à son cœur épouvanté.

"Et puis, vous êtes au-dessus de ces conventions mesquines... Malgré votre jeunesse, n'êtes-vous pas sage comme la vertu et grave comme la maternité ?... Oui, j'oublie vos vingt ans... vos vingt ans qui font de vous la mère, la vraie mère de votre chère Paula, pour vous prior de m'entendre..."

Ce nom de Paula, prononcé par les lèvres émues de Maxime, la secoua comme une décharge électrique. Elle ouvrit tout grands ses yeux fixes et balbutia douloureusement :

"J'ai compris... assez... monsieur... j'ai compris..."

"Ah ! si vous avez compris ! mais c'est impossible !... laissez-moi achever.

"A quoi bon ?... Ne suis-je pas la sœur aînée ?... vous avez dit "la mère."

Il la regarda, surpris de son accent. Elle continua sans vouloir rencontrer ses yeux :

"La sœur aînée comprend qu'on admire... sent qu'on aime... et... permet qu'on lui demande Paula."

Elle laissa tomber ce nom comme une plainte, et voulut sourire, comme sourient les mères quand on vient leur réclamer leur enfant pour une nouvelle existence.

Mais ses lèvres se refusèrent au mensonge, ses paupières battirent et sa tête s'inclina, lourde et bourdonnante, sur ses mains croisées.

"Seigneur ! pria le cœur de la pauvre fille. Seigneur ! donnez-moi la force !"

Tout à coup, elle sentit des mains caressantes saisir ses mains et les détacher de son visage.

Elle sentit sur ses yeux clos le chaud rayon d'un regard ami.

Elle entendit à son oreille une voix tendre qui murmurait comme un souffle :

"Etiennette... pauvre chère abusée !... vous n'avez rien compris... vous ne savez rien... puisque vous prononcez "Paula" quand il faut dire "Etiennette."

Elle jeta un cri, un de ces cris du cœur qui ne trompent pas... les officiers de dragons, mais qui réveillent les vieillards endormis.

"Qu'est-ce ?... qu'y a-t-il ?" demanda l'abbé Joumel en secouant sa léthargie.

Maxime se pencha vers lui.

"Rien de trop fantastique, dit-il avec grâce. Mes histoires n'avaient réussi qu'à vous endormir, tandis que mes contes bleus ont arraché un cri à Mlle Etiennette."

"Ils étaient donc bien surprenants ? sourit l'excellent homme.

"Mais, pas du tout ; seulement, ils ne sont pas complets.

"Finissez-les bien vite, alors, et que je vous renvoie : savez-vous qu'il va être minuit !"

Maxime, redevenu très-sérieux, regarda longuement Etiennette, qui se tenait blottie contre la cheminée comme un petit oiseau palpitant.

"Mademoiselle, dit-il avec un respect d'attitude et d'accent dont le vieillard resta frappé ; depuis que je vous connais, j'admire votre grandeur, je m'incline devant votre simplicité. Un peu après, j'ai été attiré par le charme pénétrant de votre esprit. J'aurais dû vous le dire alors. Encore quelques semaines écoulées, je découvrirais que vous n'aviez pas seulement captivé mon intelligence par la vôtre, mais que vous aviez surtout gagné mon cœur par la pureté de votre cœur. Toutes mes folles inquiétudes de respect humain, tous mes misérables calculs d'âge, de position, d'avenir, s'envolèrent un jour devant votre souvenir, doux comme une vision sainte. Ce jour-là, je partis comme un écarter pour la *Lison* où je savais vous surprendre, afin de vous demander s'il ne vous déplairait pas trop d'appuyer votre vingtième année sur mes quarante ans prochains.

"Souvenez-vous, mademoiselle, que ce jour même au *Cruix-Billard*, mon frère, avec une brusquerie joyeuse, me jeta vos huit cent mille francs à la face, sans se douter qu'il écrasait du même coup mon rêve de mariage.

"Non, mademoiselle, je ne dis pas un mot pendant le reste de cette fatale promenade ; je ne dis pas un mot depuis lors. Je me tins éloigné, sombre, désolé. Vous demander... maintenant que vous étiez riche !... Vous sentez bien, n'est-ce pas, que cela ne se pouvait plus ?"

Etiennette fit un mouvement.

Il le vit et sa physionomie refléta une énergie douloureuse.

"Je ne le pouvais plus... De là mon silence.

Si j'ai parlé ce soir, c'est que je vais partir et que mon secret est de ceux qu'on ne doit point emporter honteusement. J'ai voulu revoir une dernière fois ces lieux que j'aime et celle qui ne sera pas ma femme, parce que l'honneur veut que je ne paraisse pas mendier, avec sa main, son cr."

L'abbé Joumel redressa sa taille fléchie, tendit la main à Maxime, et paternellement :

"Vous agissez noblement, mon cher enfant ; mais pourquoi alors troubler le repos d'Etiennette ?"

Le front de Maxime s'empourpra.

"Pardonnez-moi, dit-il, vous qui avez l'indulgence infinie du prêtre. Qu'elle me pardonne aussi, elle qui ne sait que bénir ! Je n'ai pas la vertu qui fait les saints, moi ; Je suis un soldat. J'ai bien voulu, non sans luttes, renoncer à cette petite main que vous appelez si durement un jour, mademoiselle, "une main de fille laide !" Mais je n'ai pas eu le courage de partir sans que cette "fille laide" qu'embellissent tant de beautés morales, sût qu'elle était aimée avec désintéressement. Pour ma punition, j'ai compris trop tard combien étaient forts les fils que la petite main avait enroulés au cœur du soldat."

Un sanglot d'Etiennette l'interrompit.

"Ah ! je sais bien qu'il eût été plus digne de vous, plus digne d'un homme vraiment fort, de nous dire adieu bravement sans me trahir. Je ne l'ai pas pu. Je ne respire même à l'aise que depuis l'instant où, sûr de mon prochain départ, j'ai osé me dire : "Elle va tout savoir et m'estimera, sans doute."

"Vous me trouviez l'air heureux !... Etrange bonheur que celui-là !... C'est pourtant le seul qui convienne au cœur assez aveugle pour avoir autant tardé à comprendre le vôtre."

"Eh bien ! pensait le bon abbé, si j'étais Etiennette, je lui prouverais le contraire."

Il espérait presque qu'elle allait le faire séance tenante, tant il était touché de la sincérité de l'officier.

Etiennette se contenta toutefois de lui tendre la main, de serrer la sienne sans pruderie et de dire d'une voix émue :

"Il est bien que vous partiez. Le Seigneur sait ce qui nous est bon."

Maxime le sentait encore avec plus de force, car, sans rien ajouter, il vint présenter son front incliné à la muette bénédiction du vieillard, et sortit avec lenteur.

"Eusebe Trébois est tout à fait noyé," pensa l'abbé Joumel.

Etiennette, le front transfiguré, s'enfuit dans la chambre de la marquise, où l'aurore la surprit à genoux, endormie sur les pieds miséricordieux de Notre-Dame-Libératrice.

XXII

Trois jours après, le régiment de dragons quittait Poligny pour Lunéville, et lady Margaret dépitée déclarait à Paula que son beau-frère était un vieux garçon sans yeux, sans goût, sans intelligence et sans cœur.

Paula fit, pour toute réponse, une moue dédaigneuse qui classait à tout jamais Maxime de Saint-Ebre parmi les mortels indignes de la moindre bienveillance.

Au début, sa coquetterie aurait souhaité cette difficile conquête.

Au fond, elle tenait médiocrement à s'attacher à cet homme grave et sévère. Le nom lui plaisait, la position lui aurait souri, c'était tout. Il ne fallait pas demander à l'égoïsme de Paula une plus grande profondeur de sentiment.

Au printemps, pour la consoler et se créer une compagnie flatteuse, lady Margaret déclara qu'un voyage à Nice rétablirait le petit Edward toujours souffrant des bronches.

Elle se reprochait surtout de ne pas l'avoir entrepris pendant les froids, et n'était pas loin, avec la logique ordinaire des femmes, d'accuser son mari de l'avoir retenue, l'hiver, dans un pays dangereux pour l'enfant.

Toujours débonnaire, M. Charles se contenta de lui faire observer que son idée était excellente, puisque le climat de Salins, malgré le printemps prêt à naître, n'en resterait pas moins encore longtemps rigoureux, tandis que le soleil de Nice épanouissait déjà toutes les fleurs.

Etiennette ne mit pas obstacle au désir de lady Margaret, qui voulait emmener Paula, parce qu'au retour on devait s'arrêter à Paris, et qu'il entrerait dans les vues de la sœur aînée que la jeune sœur connaît Paris.

Ce printemps de 1873 fut le signal d'une extrême activité à Brébion. Les ouvriers s'y abattirent : les vieilles pierres dirent tressaillir jusque dans leurs fondements séculaires, en voyant les pioches et les pics modernes entailler leur sol respecté.

Etiennette était le grand architecte. Elle aimait trop profondément ses ruines pour les laisser entamer, menacer même. Les travaux les premiers entrepris ne furent qu'une consolidation des parties devenues dangereuses.

Mais à côté des ruines, un peu en arrière de leur masse imposante, on vit bientôt s'élever un bâtiment vaste, simple et confortable, autour duquel un jardinier de la ville eut ordre de tracer les allées droites et les parterres réguliers qui plaisent aux vieillards.

Le bâtiment n'était point terminé que déjà l'abbé Joumel, dont les pas chancelants s'appuyaient sur le bras de sa chère élève, essayait cette promenade conquise sur les broussailles, et en louait l'accès facile pour ses infirmités.

"D'autres infirmités y viendront chercher une distraction, un air pur, une vue superbe, disait-elle alors ; et c'est vous, bon père, qui en aurez eu la première pensée."

C'était en effet pour les vieillards abandonnés que travaillait Etiennette. Entourée de gens âgés et souffreteux, depuis son enfance, elle avait

contracté pour la vieillesse une sorte de reconnaissance dévouée.

Les premiers vœux de la défunte marquise, la première inspiration de l'abbé se trouvaient ainsi remplis par le respect d'Etiennette.

Vers la fin de juillet, on vit poindre à l'abri de l'Asile des vieillards, entre deux pans de murs dont la solidité défiait les siècles, une petite maison plus basse, plus discrète, plus riante, avec un jardinet tracé dans les rochers, sans souci des mouvements de terrain, à peu près comme s'il était destiné à de jeunes chevaux.

C'était presque la même chose après tout. La petite maison et le jardinet dans les roches étaient destinés aux orphelines.

Etiennette se souvenait des enfants sans mère et leur créait un refuge touchant.

Infatigable, elle étudiait les devis de l'architecte qu'elle avait adjoint à son inexpérience, surveillait les constructions et s'assurait déjà d'aides pour l'avenir. Elle avait des ailes. Elle avait au front une auréole. Elle avait enfermé un coin du ciel dans son cœur.

La correspondance d'Aubin et celle de Paula formaient le côté rafraîchissant et gracieux de son existence active.

"Ma chère, lui écrivait Paula, on prétend que les Parisiennes ne peuvent habiter Paris l'été sous peine d'y mourir de chaleur ou de consommation. Je te certifie qu'on y vit à merveille, que les Champs-Élysées ont une ombre admirable, les glaciers des sorbets exquis, les artistes des voix délicieuses, et les grandes couturières des toilettes sans pareilles. Avec cela, de longues promenades aux environs, des concerts dans les bois, des parties de canot, que sais-je ? Je m'amuse énormément. Lady Margaret daigne avouer que Paris vaut Londres. C'est un progrès. Cet hiver, elle eût soutenu le contraire."

"Aubin nous fait les honneurs de la grande ville avec beaucoup d'esprit. Il avoue ne pas trop la connaître, ayant travaillé beaucoup depuis qu'il nous a quittés, mais il s'en assimile à ravir les usages, si bien qu'il peut nous accompagner partout de la meilleure grâce du monde."

Etiennette souriait doucement en recevant ces lettres, d'autant mieux qu'Aubin écrivait de son côté :

"Ah ! chère Etiennette, si vous saviez quel rêve pour un anachorète comme moi de se voir tout à coup transformé en chevalier servant de deux femmes aimables, dont les caprices charmants nous transportent en une seule journée aux opposés les plus invraisemblables."

"Sous prétexte de combattre le spleen, lady Margaret veut tout voir, tout connaître, tout embrasser. Cette Anglaise frêle stupéfiée mon organisation de montagnard. Votre Paula nous suit ou nous précède suivant que souffle l'inspiration. Vous retrouverez agrandis par la curiosité les beaux chers yeux que vous aimez, et, réjoui par le plaisir, le sourire éclatant qui illuminait Brébion. Les heures volent. M. Charles de Saint-Ebre parle de retour. Etiennette, voulez-vous que je retourne aussi ?"

Mademoiselle de Béringe y répondit :

"Pas encore. Je suis certaine que vous ne travaillez plus."

C'était Paula qui se chargeait d'excuser Aubin. "Eh ! comment veux-tu qu'il travaille puisque nous accaparons tout son temps, et qu'il en paraît plus heureux qu'on ne peut dire ? Tu le disais travailler !... Pour le moment, il est Parisien, il s'amuse avec entrain et nous escorte avec une certaine élégance. D'ailleurs, il est métamorphosé. Le succès en a fait quelque chose de très-passable. Lady Margaret, qui s'y connaît, veut bien lui donner le bras pour faire un tour de lac. Cela, ma chère, est un critérium infailible."

Etiennette haussait doucement les épaules et priait Dieu de ne pas abandonner son ami d'enfance dans cette épreuve d'où pouvait sortir le salut ou le suprême découragement.

Lady Margaret daigna faire part elle-même de son prochain retour à Salins.

"Nous vous arriverons bientôt, ma chère mademoiselle Etiennette, ne bronchant pas facilement à la jolie existence que nous menons ici. Mon Dieu ! que Salins va me paraître petit !... je suis épouvantée de la comparaison. Charles m'assure que Paris voudrait bien avoir une de nos montagnes, et que je vais les retrouver toutes avec plus de plaisir que je ne le suppose. Je veux bien le croire. Edward est enchanté de revenir, cela me console un peu. Paula ne dit mot. Elle a été fort remarquée par sa beauté et son grand air pendant notre voyage. X...., le célèbre écrivain qui a soutenu et dirigé M. Aubin Vial, l'a comparée à une des femmes de Goethe. Il a même écrit je ne sais quoi de très-joli, paraît-il, là-dessus. Vous savez que je n'entends pas grand-chose à votre littérature, qui me paraît abominablement légère en général. Cependant, je dois faire exception pour les œuvres récentes de M. Vial. Elles sont dignes, par leur moralité, de figurer parmi nos productions. C'est aussi l'avis des Français. Le succès de ce jeune homme est surprenant. Il n'est ni riche, ni beau, ni de grande famille, et le voilà partout, fêté partout. Je le regarde volontiers comme un Dickens de l'avenir, et c'est dans cette persuasion que j'ai accepté ses bons offices. Il a vécu dans notre intimité et le méritait vraiment. Vous en serez satisfaite, chère mademoiselle, vous qui l'avez toujours protégé quand il en avait encore besoin. Maintenant, il a un nom, encore jeune, mais qui prendra de l'éclat et surtout de la solidité."

Quand les voyageurs rentrèrent à Salins avec M. de Saint-Ebre et le petit Edward, les constructions nouvelles, conduites avec une rapidité remarquable, touchaient à leur terme.

Ce furent des cris de surprise et de félicitations. Etiennette n'accepta pas d'éloges. Les